

Études littéraires africaines

ACHILLE (Étienne), MOUDILENO (Lydie), *Mythologies postcoloniales : pour une décolonisation du quotidien*. Paris : Honoré Champion, coll. Francophonies, 2018, 150 p. – ISBN 978-2-74534-756-5



Elara Bertho

Numéro 46, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2018). Compte rendu de [ACHILLE (Étienne), MOUDILENO (Lydie), *Mythologies postcoloniales : pour une décolonisation du quotidien*. Paris : Honoré Champion, coll. Francophonies, 2018, 150 p. – ISBN 978-2-74534-756-5]. *Études littéraires africaines*, (46), 175–177. <https://doi.org/10.7202/1062282ar>

Comptes rendus

ACHILLE (ÉTIENNE), MOUDILENO (LYDIE), *MYTHOLOGIES POSTCOLONIALES : POUR UNE DÉCOLONISATION DU QUOTIDIEN*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. FRANCOPHONIES, 2018, 150 P. – ISBN 978-2-74534-756-5.

Ce court ouvrage se présente comme une collection de « signes » (p. 20) révélateurs du racisme quotidien de la France contemporaine, que les deux auteurs se donnent pour tâche de déconstruire, selon une tradition toute derridienne de l'analyse des constructions discursives. Cette succession de signes a quelque chose d'un inventaire à la Prévert : du journal télévisé de Jean-Pierre Pernaut à la toponymie coloniale des villes françaises, en passant par les « têtes de nègres » de certains pâtisseries, la controverse « Charlie » aux Antilles, ou encore les figures médiatiques de Dany Laferrière et d'Alain Mabanckou ; les chapitres se succèdent avec un art du collage et un goût certain de l'hétéroclite.

L'introduction pose une question stimulante : si la locution « racisme ordinaire » est lexicalisée, existe-t-il un racisme qui ne le serait pas ? Étienne Achille et Lydie Moudileno fondent leur étude sur une lecture serrée des *Mythologies* de Roland Barthes avec pour objectif de l'appliquer au monde post-colonial contemporain. Rappelant les célèbres chapitres « Bichon et les nègres » et « Grammaire africaine », les auteurs prennent soin de souligner la grande sensibilité de Barthes au lexique et à l'imaginaire coloniaux, tout en déplorant que cette dimension postcoloniale du sémiologue soit aujourd'hui oubliée. L'enjeu de l'ouvrage, assurément, est vaste, et les auteurs tiennent réellement le pari d'embrasser, tout comme leur illustre prédécesseur, de larges pans de la culture médiatique populaire tout en s'intéressant également aux littératures davantage consacrées par le champ académique. Alain Mabanckou y côtoie ainsi *Qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu ?*, comédie de 2014 mettant en scène Christian Clavier.

L'on pourrait craindre une dispersion de la pensée avec une telle ambition épistémologique. Fort heureusement, les chapitres, très clairement rédigés, tiennent tous une ligne argumentative extrêmement ferme, empruntée conjointement à Pap Ndiaye et à Achille Mbembe : la France contemporaine manifeste un grave « impensé de la race » (p. 9), ladite race étant entendue non pas comme une caractéristique génétique mais bien plutôt comme une catégorie opératoire rendant compte d'expériences sociales de discrimina-

tions. Il s'agit donc, au fil des pages, de dénoncer un orientalisme contemporain qui ne dirait pas son nom, pour reprendre Edward Saïd.

La grande force du mythe tel qu'il est décrit par Étienne Achille et Lydie Moudileno, et son danger extrême, c'est qu'il est pourvu d'une capacité à masquer les traces de sa fabrication, à naturaliser ses contenus, c'est-à-dire à faire passer pour « naturel » ce qui est une formation discursive raciste. Ainsi est déconstruit le discours de l'humoriste Anne Roumanoff singeant Christiane Taubira en 2014 sur un plateau télévisé ; ainsi est décortiquée la défense d'un chocolatier-pâtissier sur Facebook dénonçant le « politiquement correct » qui l'empêcherait de vendre ses « têtes de nègres ». En quelque sorte, les auteurs présentent un panorama d'usages : usages racistes de noms de rue, usages xénophobes de stéréotypes, usages réactionnaires de couvertures de magazines grand public... Il y a une urgence politique à déconstruire l'invisibilisation de ce racisme (sa « naturalisation », disent les auteurs), à l'heure où Jean-François Copé brandit le spectre d'un « racisme anti-blanc » et où de sombres marionnettistes télévisuels inventent des théories du « grand remplacement ». La vie associative du CRAN (Conseil Représentatif des Associations Noires) et de l'ACHAC (Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine) est convoquée, les travaux de Nicolas Bancel et de Pascal Blanchard venant ainsi utilement ponctuer les analyses des deux auteurs. Tous deux revendiquent un ancrage américain de la « *frenchness* » (p. 130), mûrissant depuis l'Atlantique noir, leur « contribution postcoloniale à l'appel de Perce » (p. 129) à considérer l'infra-ordinaire, c'est-à-dire ce dont nous avons oublié l'origine.

Rédigé de toute évidence pour une ouverture au grand public, l'ouvrage est résolument militant. Il a le mérite d'ouvrir le champ des études littéraires à l'analyse des discours, récits, préfaces, prises de position du très intéressant Lilian Thuram (p. 95-110). Il nourrit également le débat, déjà largement commenté au demeurant, de la « littérature-monde » et de la « postcolonie » dans un dernier chapitre consacré au « grantécrivain noir », locution par laquelle les auteurs désignent la construction médiatique de la figure de Dany Laferrière et d'Alain Mabanckou. L'on touche là, peut-être, à l'une des limites de ces *Mythologies postcoloniales* militantes, qui analysent la posture d'auteur et les fabrications médiatiques, mais auraient sans doute également gagné à entrer véritablement dans les textes (ceux de Laferrière notamment, qui ne cesse de jouer avec la notion de race, qu'il suffise de penser à *Comment faire l'amour avec un nègre sans*

se fatiguer ou à *Je suis un écrivain japonais*). Cela leur aurait peut-être permis d'entrevoir la manière dont la littérature peut constituer un contre-pouvoir à la fabrique raciste de l'histoire officielle. Dans le premier chapitre sur Bugeaud, Abdelkader Djemaï produit par exemple, avec son roman *La Dernière Nuit de l'émir*, une formidable machine à penser la conquête coloniale, réécrivant une contre-histoire de la capture d'Abdelkader, et rendant effective ce *writing back* du postcolonial dont se revendiquent les deux auteurs. Il me semble que les fictions, précisément, sont des lieux possibles de ces réflexions politiques et utopiques, et qu'elles répondent pertinemment à la belle sentence qui clôt l'ouvrage : « L'utopie est un luxe possible » (p. 130). Décoloniser l'imaginaire est néanmoins une entreprise que l'on ne peut que saluer et soutenir, par temps de raidissement identitaire et de montée des nationalismes.

■ Elara BERTHO

BLANCHON (KARINE), DIR., *MÉMOIRES ET IDENTITÉS AU CINÉMA*. PRÉFACE DE PASCAL BLANCHARD. CONDÉ-SUR-NOIREAU : CINÉMACTION ; ÉDITIONS CHARLES CORLET, 2017, 165 P. – ISBN 978-2-847-06672-2.

Comme l'indique la page d'accueil de *CinémAction*, cette collection « explore les liens du cinéma avec la société et les événements historiques. Elle fournit une véritable boîte à outils pour l'étude du cinéma : histoire, théories, scénario, décors, genres, enseignement, liens avec les autres arts. Elle dresse le portrait de nombreux cinéastes et explore la production mondiale ». À l'image de l'ambition de cette collection, le volume dont il est question ici a pour but de défricher un domaine épistémologique afin de permettre à de futurs chercheurs de l'étudier plus en profondeur. Mais il manque de précision, de minutie, de cohérence et de rigueur critique : le lecteur est face à un mélange confus de cinéastes, de documentaristes, de genres et de productions dont il est difficile, une fois le volume refermé, de faire une quelconque synthèse.

De quel domaine s'agit-il ici ? Celui des mémoires et des identités au cinéma. Un cinéma qui se situe donc au carrefour d'enjeux mémoriels, identitaires et historiques. Notons tout d'abord le pluriel du titre, une pluralité qui doit être explorée et définie d'une manière transversale dans la mesure où les contributions couvrent des productions cinématographiques à l'échelle mondiale. Or, dans l'introduction à ce volume, cette pluralité semble aller de soi.